

**Camille Bloomfield**

Université Paris-8

**Marc Lapprand**

University of Victoria

**Jean-Jacques Thomas**

The State University of New York

## PRÉAMBULE

« Oulipo@50 - L'Oulipo à 50 ans »\*



*\* Ce volume de Formules 16 (2012) est un recueil édité des communications proposées dans le cadre du Colloque « Oulipo@50 - L'Oulipo à 50 ans » qui s'est tenu du 5 au 8 octobre 2011 sur le campus de la State University of New York (Buffalo). Cette manifestation a été possible grâce aux généreuses subventions des Services Culturels de la République Française, de la Délégation Générale du Québec à New York, de l'AIEQ, et sur le campus de l'université, des subventions et services de l'Office of the Vice-Provost for International Education, du Department of Romance Languages and Literatures, du Canadian-American Studies Committee, et de la Melodia E. Jones Chair. Ce colloque n'aurait pas été possible également sans l'aide locale des étudiants de Mastère et de Doctorat de l'université qui ont été présents pour tous les aspects logistiques et intellectuels de l'organisation du colloque.*

*Nos remerciements vont également aux éditeurs de la revue Formules, Christelle Reggiani, Christophe Reig et Hermes Salceda, qui ont bien voulu accepter la publication de ces actes dans leur revue.*

*Une version visuelle de ces contributions est consultable sur le e-zine de la revue Formules à l'adresse [www.ieeff.org/TESTUBE.HTML](http://www.ieeff.org/TESTUBE.HTML). On trouvera également une version podcast téléchargeable sur la page de chaque communication : <http://vimeopro.com/user10120706/methodigital-1>. En parallèle au colloque, une exposition sur l'Oulipo a été organisée au Karpeles Manuscript Library Museum (septembre –octobre 2011), dont le catalogue en ligne est consultable à l'adresse suivante: [www.oulipo50-theexhibit.com](http://www.oulipo50-theexhibit.com)*

À cinquante ans, l'Oulipo manifeste une capacité inattendue à fédérer plusieurs générations d'écrivains. En effet, l'une des caractéristiques principales de ce groupe constitué est de substituer une génération à une autre dans une épiphanie du (re)nouveau qui s'affirme comme tel<sup>1</sup>. Que l'on reconnaisse trois ou quatre générations au sein de l'Oulipo (les « fondateurs », les « classiques », les « réinventeurs » et l'« avenir »), le dialogue intergénérationnel est certainement un aspect exceptionnel du groupe, qui colore à la fois son caractère fonctionnel (des générations dialoguent au sein d'un même ensemble) et son ethos plastique (le dialogue conduit à des discours esthétiques innovants qui valorisent l'expérimentation). Lors de la conception de cette célébration des cinquante ans de l'Oulipo, c'est ce défi aux idées reçues sur ce qu'est une « avant-garde » qui nous a retenu d'utiliser ce terme pour caractériser ce que nous voulions reconnaître comme mérites aux productions du groupe qui, depuis 1960, ont marqué notre contemporanéité.

Écrites par des spécialistes de l'Oulipo ou par des compagnons de route, toutes les études regroupées ici partagent la même curiosité envers les pratiques d'écritures innovantes. L'Oulipo n'en n'a pas le monopole, mais il a le privilège d'être impliqué dans toutes celles qui, aujourd'hui, comptent. Le phénomène est même si prévalent qu'une erreur commune consiste à considérer d'emblée qu'un auteur de textes expérimentaux est membre de l'Oulipo. L'adjectif « oulipien » en est presque arrivé à ce point de banalisation (ou de fortune) qu'il sert génériquement à désigner un type d'écriture qui ose prendre des risques avec la forme : il est devenu un label, une « appellation non contrôlée ». Si Dada prenait des risques avec l'aporie, l'Oulipo prend constamment le risque du renouvellement. Même si dans « innovation » et « renouvellement », ce qui s'inscrit en creux est le concept du « neuf », le terme, en fait, paraît inapproprié à définir ce qui est au cœur de la démarche oulipienne : le nouveau n'existe pas. Si l'on accepte les principes fondateurs du groupe, il y a une dimension achronique ou transhistorique au cœur de l'entreprise oulipienne ; de ce point de vue tout à fait exceptionnel, on ne peut se replier sur des étiquettes qui retiendraient le préfixe « pré- » ou « post- ». L'Oulipo se situe dans un continuum de la création esthétique ; qui plus est, l'ambition de Le Lionnais, avec l'invention du format « Ou-X-Po », visait à l'universel du savoir.

La composition du groupe, avec des membres venus d'horizons littéraires et scientifiques, avec des membres actifs appartenant à des générations différentes, est organiquement représentative de son identité épistémologique telle qu'elle a été voulue par ses fondateurs. Son fonctionnement, précisément défini, doit être rappelé également, puisqu'il constitue l'une des raisons majeures de cette longévité exceptionnelle : si, comme les avant-gardes, l'Oulipo a pu parfois s'exprimer par le biais de Manifestes, ou avoir comme elles un projet communautaire qui dépasse les frontières disciplinaires et géographiques, à la différence des avant-gardes, il a mis en place une *praxis* durable (les statuts, les réunions mensuelles, les comptes rendus...), et un dispositif collectif construit autour d'un certain nombre de règles explicites (le Président est élu, les membres sont cooptés à l'unanimité), qui a garanti la permanence d'une certaine démocratie et par là, d'une continuité intergénérationnelle.

Ainsi la « réinvention », action non-dirigée d'un temps vertical dégagé de toute continuité, est-elle souverainement inscrite dans l'anoulipisme. Jamais à court de courage,

l'Oulipo a eu la témérité d'inventer deux principes opératoires qui permettent à la nouveauté de se passer de l'entame dramatique de la fondation et de l'agonie crépusculaire de l'abandon. Le « canada-dry » – dont il sera question à plusieurs reprises dans ce volume – ainsi que le « plagiat par anticipation » servent à déjouer le piège d'une simple avant-garde instituée dans la mystique *créationniste* des ruptures épistémologiques. Comme ils aiment à le répéter, un oulipien n'est pas un « fondateur », c'est un « pondateur ». Laisser supposer qu'il existe des plagiaires par anticipation désengage les pratiques oulipiennes de ce qu'une recherche exclusive de la « contemporanéité » scriptible pourrait avoir de simple phénomène de « mode ». Le cas du « canada-dry » est une manière furtive de se dégager de la tyrannie du minimalisme des procédés artificiels ou mécaniques de la contrainte ou de la combinatoire (« ça a la couleur d'une contrainte, ça a le goût d'une contrainte, mais ça n'en est pas une ») ; une « inspiration » créative mais avec ou sans soutien ? Telle est la question pour ceux qui veulent poursuivre la réflexion. Toutefois, cela laisse à penser que dans certaines zones de l'Oulipo toute production scripturale ne se réduit pas à la présence (explicite ou non) de la contrainte, surtout si elle s'exprime en termes de configuration extérieure. Les amateurs de cinéma se souviennent que dans *Hôtel du Nord*, Arletty, jouant une prostituée un peu ronchon, explique à la bonne de l'hôtel que le rythme de ses racolages nocturnes est gouverné par celui de la fréquence des métros : les *Poèmes de métro* (justement !) de Jacques Jouet sont à ce titre exemplaires, car ils ravivent non sans une pointe d'humour le débat sur la contrainte au sein même de l'Oulipo (si elle est extérieure au texte, reste-t-elle une contrainte ?).

Puisque nous avons choisi de consacrer ce numéro de *Formules* à l'Oulipo, à l'occasion du cinquantenaire de sa fondation, et que, comme l'a dit son Président, Paul Fournel, lors du discours d'ouverture du colloque, l'Oulipo a maintenant « pignon sur rue », il y a très certainement dans cette entreprise la dimension inévitable d'un bilan. Quelle que soit donc la dimension « transhistorique » du groupe, notre travail critique, et par extension, le dialogue avec les oulipiens présents<sup>2</sup>, ne peut pas se passer d'un examen dont l'histoire serait absente. C'est ce que font clairement ressortir les deux tables rondes, ici retranscrites intégralement, car si elles n'ont pas été pensées dans une logique strictement consécutive, elles n'en exhibent pas moins pour autant une cohérence interdépendante remarquable. Ainsi les germes de la seconde (l'Oulipo et sa critique) se trouvent déjà dans les débats suscités par la première (généalogies oulipiennes), comme si le besoin d'en découdre avec une certaine idée, voire idéologie, de la critique oulipienne devenait impérieux.

N'oublions pas non plus qu'au mélange des générations qui marque la composition du groupe correspond, au miroir, le mélange des générations de son lectorat critique. S'il y a « pignon sur rue », ce que nous prenons comme une admission de la présence communale du groupe sur la scène de l'écriture contemporaine, il y a, pour l'Oulipo, une période plus confidentielle, durant laquelle si la critique commençait à s'intéresser à Queneau, à Perec, ou même, encore, à Roubaud, elle n'avait qu'une vague notion de leur consanguinité discursive. À l'image de ces échéances générationnelles, on reconnaîtra dans les essais qui occupent ce volume des préférences et des prédilections qui ne sont pas sans influencer, encore aujourd'hui, notre perception de l'Oulipo comme « ensemble » consacré à l'exploration universelle de nos géographies plastiques.

Le lecteur ne sera sans doute pas surpris de voir Perec consacré à nouveau dans sa place confortable d'écrivain le plus mentionné ou cité dans les articles de ce numéro dédié au cinquantenaire de l'Oulipo. Il garde donc son statut d'« oulipien d'exception » dans les propres mots d'Anne F. Garréta à la table ronde sur l'Oulipo et sa critique. Peut-on accorder une valeur scientifique à un repérage de « cote de popularité » parmi les oulipiens dans un tel recueil ? Nous le croyons pour au moins deux raisons : d'une part, l'événement du colloque a permis de regrouper ici pas moins de 24 contributions auxquelles il faut joindre les deux tables rondes ayant fait intervenir à chaque fois trois membres différents de l'Oulipo : nous étions assurément en présence d'une large représentation de la critique oulipienne actuelle ; d'autre part, il s'avère que le résultat de ce palmarès sur les fréquences onomastiques n'a pas de rapport direct avec la présence ou l'absence d'oulipiens au colloque de Buffalo.

Ainsi, derrière Perec dont le nom apparaît plus de 350 fois se trouvent mentionnés, on s'y attendait, Queneau et Roubaud, respectivement 280 fois et 250 fois (chiffres arrondis). La surprise vient en quatrième place, car elle assoit l'écrivain en question comme l'un de ceux qui comptent réellement de plus en plus à l'Oulipo. Il s'agit de Jacques Jouet, dont le nom est cité plus d'une centaine de fois, et qui est singulièrement mis à l'honneur dans la présentation de Warren Motte, qui l'intègre à l'incontournable podium Roubaud, Queneau et Perec. Ces quatre oulipiens selon lui constituent à part entière cet « *exceptionalism* » qui motive le titre de son article. Warren Motte, peut-être à son insu, confirmait ce que de simples statistiques onomastiques permettent de vérifier en quelques minutes : vous avez devant vous les quatre grandes figures actuelles de l'Oulipo, du point de vue de la réception critique.

À titre indicatif, et pour clore cette brève analyse lexicale, les trois oulipiens les plus mentionnés après ce premier groupe sont François Le Lionnais, Paul Fournel et Marcel Bénabou, tous trois entre une cinquantaine et une centaine de fois. Et, curieusement, en dépit des générations et de deux absences excusées, Jacques Bens, Italo Calvino, Anne F. Garréta, Harry Mathews, Michelle Métail et Hervé le Tellier se situent à peu près aux mêmes fréquences citationnelles, soit de l'ordre de la quarantaine de mentions. Apparemment donc, la critique se joue de la contemporanéité de l'écrivain à l'étude, ce qui abonde dans le sens d'une partie du propos de la table ronde sur les généalogies oulipiennes : les cooptations ont peu à voir avec l'âge de l'impétrant ; un sang neuf vient en effet régulièrement alimenter cet organisme vivant qu'est l'Oulipo, pour assurer sa survie (et sa reproduction), mais cela n'implique pas que seulement de « jeunes » étoiles (montantes) soient plébiscitées par l'ensemble du groupe.

S'il ressort donc de ce volume une certaine dimension de bilan, comme nous le disions plus haut, cela ne saurait prétendre à synthétiser un demi-siècle de recherches, tâtonnements, hésitations, et bien sûr œuvres et chefs-d'œuvre qui sont désormais à l'actif d'une confrérie ne montrant assurément aucun signe d'affaiblissement, mais au contraire une vitalité sereine et une productivité foisonnante que bien d'autres groupes ayant jalonné le vingtième siècle pourraient leur envier. On notera, enfin, la variété d'origine des contributions (France, Espagne, Grande-Bretagne, Italie, États-Unis, Canada, Japon)<sup>3</sup> qui est également un miroir de la diversité des langues et des cultures dans le groupe, ainsi que l'intérêt, toujours vif, porté à ses traductions. Cela explique en partie notre choix d'un volume bilingue, dans lequel on passe d'une langue à l'autre avec souplesse. Cette variété de langues et d'origines dit –

comme le disent aussi les nombreuses références à l'Oulipo chez des écrivains ou artistes étrangers – à quel point les frontières nationale et linguistique n'ont plus de raisons d'être pour ce « groupe-monde » entré de plain-pied, avec son siècle, dans la sphère bruisante de la *world literature*.

---

<sup>1</sup> Voir sur ces questions *Formes Poétiques Contemporaines*, « Postérité(s) des avant-gardes », 7, 2010. [<http://www.ieeff.org/fpc7prefacewebdigit.pdf>].

<sup>2</sup> Marcel Bénabou, Frédéric Forte, Paul Fournel, Anne F. Garréta, Jacques Jouet et Hervé le Tellier. Qu'ils soient remerciés ici, une fois encore, d'avoir bien voulu se prêter à ce dialogue rapproché avec leurs lecteurs, oulipiens d'écoute.

<sup>3</sup> La réception médiatique internationale de ce colloque signale également l'écho reçu par le projet d'écriture oulipien. Les statistiques du site internet de visualisation des communications attestent d'un intérêt global. Depuis la mise en ligne du site, le 25 janvier 2012, les 1334 internautes intéressés (à date) viennent et reviennent en effet des pays suivants (dans l'ordre décroissant des visites) : France, Etats-Unis, Russie, Canada, Espagne, Taiwan, Allemagne, Belgique, Italie, Australie, Japon, Angleterre, Chine, Argentine, Danemark, Suisse, Ukraine, Mexique, Luxembourg, Colombie, Suède, Hollande, Maroc, Portugal. Cet intérêt atteste de la « mobilité » de l'Oulipo. A ce propos, il n'est pas déplacé d'indiquer que l'idée de réalisation du colloque « oulipo@50 » est le résultat de l'échec d'un projet similaire antérieur portant justement sur la diffusion globale des idées discursives de l'Oulipo. En 2002, Anne F. Garréta et Jean-Jacques Thomas, alors collègues à Duke University, décident d'organiser en mai 2003, au Centre EDUCO (Duke, Cornell, Emory), à Paris, un court colloque d'une journée intitulé « Oulipomobile » et regroupant des interventions portant sur la mobilité géographique des idées diffusées par le groupe. Une grève paralysa la France de janvier à juin 2003 et au jour prévu pour le colloque, une grève générale des transports parisiens *immobilisa* tout Paris. Le colloque n'eut pas lieu.